



III

Les autres émissions

Reportages, interviews, billets, débats, confessions et même radio-théâtre... dans les années 50, il suffisait d'avoir de bonnes idées pour faire de la bonne radio.

Roger Nordmann en a profité pour réaliser de multiples émissions qui toutes étaient originales dans leur forme, comme dans leur contenu. Il y a eu le Forum, qui chaque semaine permettait de débattre de manière contradictoire et souvent fort vive des problèmes politiques et économiques de l'heure, il y a eu M. Prudence, où avec la complicité de la police, la radio pourchassait sur les routes... les bons conducteurs, il y eu Ma conviction profonde qui a permis à des personnalités comme Georges Simenon, André Maurois, C.-F. Landry, Henri Guillemin, Constant Frey, Robert Escarpit, Dom Duesberg et Pierre Béguin de dire ce à quoi ils croyaient fondamentalement, il y a eu Microbus 666, une pièce radiophonique écrite en collaboration avec Géo H. Blanc qui permettait aux auditeurs de partir à la découverte par l'intérieur du corps humain en suivant les aventures d'un petit microbe,... bref il y a eu un foisonnement d'idées et de réalisations dont voici quelques souvenirs.

Ma conviction profonde

J'aimerais bien que cela s'entende à ma voix. Je suis heureux de vous présenter cette nouvelle émission. Elle doit fort peu à l'art radiophonique : des écrivains, des essayistes viendront seuls, à ce micro, et chaque quinzaine vous diront leurs convictions profondes. Pas de musique, ni de mise en ondes. Une confrontation directe, ardue, qui sera difficile à suivre, qui surtout sera choquante au sens élevé, au sens premier du terme, choquante tour à tour pour ceux dont la conviction se puise à des sources différentes de celles auxquelles puisent les orateurs qui prendront la parole. Mais que l'agnostique écoute le croyant et le croyant l'agnostique, que Simenon croie au progrès de l'homme et qu'à ce lent cheminement de l'homme vers sa propre amélioration il trouve son espoir et sa joie, que Robert Escarpit ne croit pas en Dieu ne troublera pas l'auditeur. Celui-ci découvrira chez Landry peut-être, ou chez Maurois des propos mieux harmonisés à sa propre conviction. Il faut un pays de liberté et un public adulte pour qu'une telle émission puisse simplement être envisagée. Je me réjouis que ce soit le cas.

Enfin, je me réjouis pour une prolongation inattendue que connaîtra cette série de conférences. Elle fera la matière d'un livre. D'un très beau livre pour lequel je suis prêt, par avance, à faire une publicité résolument contraire à tous les règlements. Mais ce livre aura des caractéristiques tout à fait inattendues et qui justifient assez bien mon apparente désinvolture. Les auteurs ont fait l'abandon de leurs droits. Les imprimeurs travailleront gratuitement sur du papier offert. Des relieurs, des illustrateurs parmi les plus grands contribueront, dans le même esprit, à fabriquer une œuvre d'art dont quelques journaux amis organiseront gratuitement la souscription. Une vraie chaîne qui fera le bonheur d'une œuvre consacrée à l'enfance et à l'adolescence.

Ainsi la boucle est-elle bouclée, l'entreprise bien ronde, comme une ronde d'amitiés. Après vingt ans de radio et puisqu'il faut bien que je fête l'anniversaire de tant de paroles qui se sont envolées sans retour — et je suis le premier à penser que c'est très bien ainsi — vous comprendrez que je sois heureux qu'exceptionnellement les paroles restent et que Gide enfin soit

démenti : on
bons sentime
de la bonne l

Le titre d
profonde ». J
gent. De qu
convictions p
votre intenti
dont la varié
l'inventaire,
un point co
première leq
position : un
rons appris
qu'en dépit
de l'unanimit
mécanisation
entre les pier
plantes vivac
qui poussent
unes aux au
dénominateur

C'est là qu
conviction pr
pour le croya
pit, qui lui
conviction v
procède d'un
vérité. Ainsi
qui est vita
l'incroyant d
facultés, mill
fonds était d
qui travailler
comptables
devraient y a
méthodes et

Dans le m
postulats diff
sonnelles. C'

démenti : on ne fait toujours pas de bonne littérature avec les bons sentiments. Mais nous allons faire une bonne action avec de la bonne littérature. On n'est pas tous les jours à pareille fête.

Le titre de l'émission, vous le connaissez : « Ma conviction profonde ». Je tiens aux deux mots qui s'accordent et qui engagent. De quinzaine en quinzaine se créera un vrai bouquet de convictions profondes puisque c'est un syndicat de sourciers qu'à votre intention nous avons convoqué. Convictions profondes dont la variété est telle qu'aucune ne ressemble à l'autre, ni dans l'inventaire, ni dans l'expression. Mais toutes cependant auront un point commun : la profondeur et la sincérité. Et c'est la première leçon que nous tirerons de cette série de prises de position : une leçon d'optimisme, puisque aussi bien nous aurons appris ce qu'il est indiscutable de savoir de nos jours : qu'en dépit de la centralisation politique, de la banalisation et de l'unanimisme auxquels tendent les puissances, en dépit de la mécanisation et de l'automatisation de notre culture ; eh bien, entre les pierres de cette muraille de Chine poussent encore des plantes vivaces et têtues, nourries de nourriture commune, mais qui poussent cependant des fleurs personnelles et irréductibles les unes aux autres et que seul un tyran pourrait réduire à un dénominateur commun.

C'est là qu'intervient la notion de l'intolérance nécessaire. La conviction profonde de l'incroyant, c'est nécessairement l'erreur pour le croyant. Pour un croyant, la conviction de Robert Escarpit, qui lui ne veut pas croire en Dieu, ne saurait être une conviction vraie. Elle l'est pourtant dans la mesure où elle procède d'un travail sincère, attentif, angoissé pour aller vers la vérité. Ainsi passe-t-on de l'intolérance nécessaire à la tolérance qui est vitale, socialement et politiquement. Le croyant et l'incroyant doivent en effet convenir qu'au départ, l'hérédité, les facultés, mille incidences faisaient qu'entre eux déjà la mise de fonds était différente. Et puis, on ne peut pas espérer que ceux qui travaillent arrivent tous au même résultat. Oui, certes les comptables arrivent tous au même résultat. — ou du moins devraient y arriver. Mais c'est qu'en principe ils ont les mêmes méthodes et se fondent sur des postulats identiques.

Dans le monde des vérités morales, au contraire, méthodes et postulats différent, comme différent encore les expériences personnelles. C'est ainsi qu'irréductibles l'un à l'autre, le croyant et

l'incroyant accepteront de se confronter, de vivre ensemble, ils s'accepteront mutuellement, découvrant qu'il y a entre eux une vraie parenté : celle qui est noblesse d'âme, celle qui lie les chercheurs, les alpinistes, les pionniers. Non une parenté de résultat : une parenté née de la qualité, de l'intensité de l'effort qu'ils ont les uns et les autres formulée pour y parvenir.

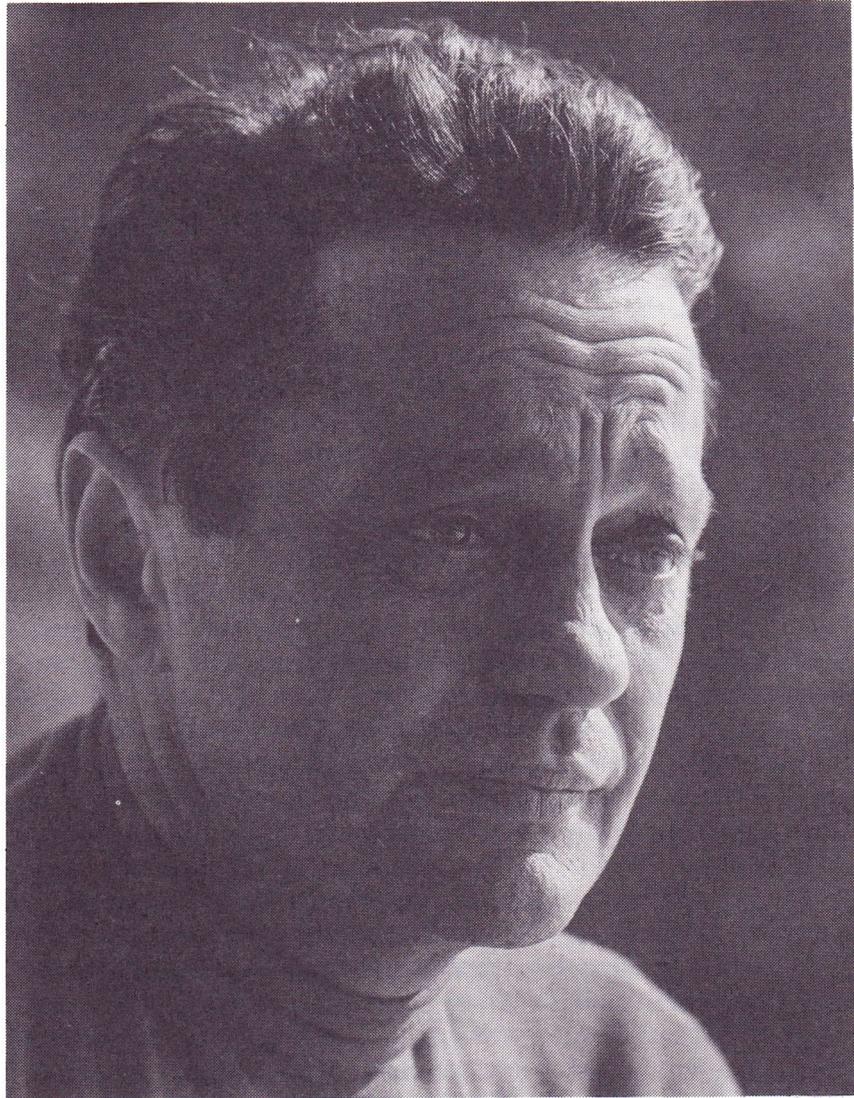
Et voyez-vous, c'est bien là le paradoxe éternel : plus on croit, mieux on croit, plus on est tolérant, mieux on accepte les autres. La tolérance est fonction de la qualité même, de la profondeur même de la conviction. Quand on croit profondément, on sait que sa vérité n'engage que soi-même. Alors c'est vis-à-vis de soi-même qu'on pratique l'intolérance et cette intolérance-là est la seule acceptable, la seule souhaitable.

Au contraire, les convictions de surface, les convictions de hasard et d'opportunité débouchent inévitablement sur l'intolérance. Parce que précisément de pareilles convictions étant d'épiderme et non de pensée construite, deviennent dramatiques : elles relèvent de la passion. Et les passions, disait Alain, veulent un plaisir de théâtre. C'est pourquoi le danger est au fond de chacun de nous.

Oui, le danger est au fond de nous-même, parce qu'au fond de chacun de nous sommeille un petit totalitaire. Le petit totalitaire qui sommeille au fond de chacun de nous, ça fait penser à cet autre endormi dont les sursauts, dont les réveils menacent aussi, bien sûr, notre salut, mais dont les méfaits sont du moins socialement limités. Et puis, à ce petit cochon qui sommeille on a fait trop de publicité. L'autre, le petit totalitaire endormi, est autrement dangereux. Il nous fait pécher, lui, *contre* l'amour. Il nous glisse à l'oreille que nous avons raison parce que nous sommes nombreux. « Aime ton semblable comme toi-même », dit la tête pensante. Et le petit totalitaire répond : « Mais celui-là tu peux le détester. Il n'est pas ton semblable puisqu'il est différent. Il n'a pas la même couleur de peau. Il ne prie pas aux mêmes jours que toi. Il marche à contre-pied dans les cortèges du conformisme et des unanimités. Il remet en cause les vérités qu'on tenait pour définitivement acquises : la terre tourne, allons donc ! » C'est la tête qui lui tourne. En prison Galilée, en prison Djilas, au four crématoire, en citadelle, en exil, à la mort. Le petit totalitaire a parlé le plus fort. On lui a prêté l'oreille parce qu'il faut aussi le dire, le petit totalitaire arrange



bien les
souvent
C'est
faible. C
rougeoi
complex



bien les choses. Il tient compte de notre paresse, de notre orgueil, souvent même de notre misère et de notre angoisse.

C'est en politique qu'il réussit le mieux. La démocratie est si faible. Que peut la grisaille des débats parlementaires contre le rougeoiement des flambeaux qui défilent ? Plus de problèmes complexes, de solutions subtiles, fruits de mille compromis len-



bien les choses. Il tient compte de notre paresse, de notre orgueil, souvent même de notre misère et de notre angoisse.

C'est en politique qu'il réussit le mieux. La démocratie est si faible. Que peut la grisaille des débats parlementaires contre le rougeoiement des flambeaux qui défilent ? Plus de problèmes complexes, de solutions subtiles, fruits de mille compromis len-

tement élaborés : trois idées simples et le drame peut commencer. Le rideau s'entrouvre et le peuple applaudit aux jeux qui distraient définitivement de penser. « On ne sait jamais comment ça commence », disent les bonnes gens. Pourtant, c'est simple. Ça ne commence pas toujours avec la haine. Ça commence plus simplement, plus candidement, avec l'esprit quand il s'abandonne, quand il se donne au lieu de se garder. Tous les pouvoirs tendent à leur propre renforcement. Ils ont raison de nous demander notre obéissance, notre discipline, notre argent, les pouvoirs. Même ils peuvent demander que nous fassions le sacrifice de notre vie. Mais ce que nous devons leur refuser, c'est notre esprit, notre liberté, notre enthousiasme. Les pouvoirs, on les surveille. Ils ont besoin de notre méfiance pour se garder eux-mêmes dans leurs propres limites. C'est cela la démocratie. Des hommes libres d'esprit qui fassent taire en eux-mêmes le petit totalitaire qui sommeille, ne serait-ce que pour être en droit d'exiger que fasse le silence aussi le petit totalitaire qui, sous les fronts soucieux de ceux qui gouvernent, dort d'un sommeil encore bien plus léger. Pour eux, pour nous, c'est un souci de chaque jour. La démocratie est lourde à porter et ne paie pas ses porteurs. Un contrat nous unit, une loi en définit l'application. Il faut nous y attacher comme Ulysse à son mât. La démocratie est un tout. Un seul rouage atteint et la machine alors est tout entière arrêtée. Il faut faire complètement confiance au mécanisme. Seul est vraiment à craindre que, doutant de nous-mêmes, nous nous mettions à douter d'elle.

Le monde nous a fait trop souvent les témoins inattentifs de ces détériorations de la liberté et de la démocratie, détériorations dont le rythme se précipite quand les Etats monopolisent les moyens d'infractions : les populations sont mieux informées aujourd'hui qu'elles ne pouvaient l'être hier. Mais elles sont du même coup à portée de discours qui viennent réveiller la passion qui est une paresse, au lieu de la pensée qui est un effort. Tel est le danger permanent que court la démocratie, qui risque de mourir à chacune de nos faiblesses parce que la tyrannie se nourrit des libertés dont on lui fait l'abandon. C'est donc contre nous-même qu'il nous faut lutter : réduire au silence le petit totalitaire qui est en nous.

En d'autres termes, nous entraîner à accepter les autres. C'est un début — à les aimer, c'est un idéal mais dont il ne faut pas

dire qu'il e
quand on
l'atteindre.

Mais com
On peut le
cet effort es
On peut tou
un sentimen
de rester à
l'effort d'ac
autres, ils s
dans leur co
est une vra
chance d'êt
contraire ?
laquelle vou
majorités q
ques, religie
propres cor
vivantes. O
ou un herb
davantage,
elle-même.
de ne voulo
et de sa lé
pensais ce
Martin. On
course, nou
loses du co
rester dans
renouvelé.

La convie
lée et fidèl
démentis p
tenant com
exercice, el
rance est d
confrontati
pour y intr
paraîtront

dire qu'il est inatteignable pour se donner bonne conscience quand on ne fait aucun effort pour tenter simplement de l'atteindre.

Mais commençons par le commencement : accepter les autres. On peut le dire : l'effort est fait. Et de plus, la preuve est faite : cet effort est payant. Le mot est affreux, je l'emploie à dessein. On peut tout se permettre en ce siècle de fer, sauf de passer pour un sentimental. Alors je m'accroche, je durcis le débat, soucieux de rester à ras de terre, d'empêcher tout envol. Et je répète : l'effort d'accepter les autres paie. Car si vous les rejetez, les autres, ils s'endurciront dans leur solitude. Ils se renforceront dans leur conviction qui vous paraît une erreur et qui, si elle en est une vraiment, perd de par votre attitude toute espèce de chance d'être un jour réparée. Acceptez-vous « les autres » au contraire ? C'est vous qui vous enrichirez de l'inquiétude à laquelle vous obligera la confrontation. Car tel est le danger des majorités qui se gardent trop bien : majorités sociales, politiques, religieuses. Elles s'affaiblissent de l'anémie même de leurs propres convictions qui, pour rester profondes, doivent rester vivantes. Or, si la conviction veut rester vivante et non un cliché ou un herbier, elle doit travailler sans cesse à se perfectionner davantage, à être plus exacte, plus précise, et jusqu'à se corriger elle-même. Elle doit écarter cette erreur dangereuse entre toutes, de ne vouloir rencontrer dans la vie que des preuves de sa justesse et de sa légitimité. Une conviction doit garder sa mobilité. J'y pensais ce matin même, en courant dans les bois avec Paul Martin. On a peine à le suivre. Et, dans l'essoufflement de la course, nous évoquions ensemble les cellulites de l'âme, les ankyloses du cœur : il faut s'entraîner chaque jour avec l'esprit à rester dans le rythme et dans la foulée d'un monde chaque jour renouvelé.

La conviction profonde, si elle est entraînée, si elle est éveillée et fidèle à son effort, acceptera de se heurter alors à des démentis partiels qui l'obligeront à reprendre ses calculs, en tenant compte précisément de ses déperditions d'évidence. A cet exercice, elle deviendra nécessairement tolérante. Et si la tolérance est d'accepter les autres, notre conviction se nourrira de confrontations ; non pour biaiser, la question n'est pas là, mais pour y introduire une marge de sécurité. Les erreurs d'autrui paraîtront acceptables dans la mesure où elles dérivent des

faiblesses intellectuelles ou morales communes à l'humanité entière, sans exception ni pour les minoritaires, ni surtout pour les majoritaires ; que ces derniers le soient par la couleur de leur peau, par la religion de leurs ancêtres, par le parti qui est au pouvoir, ou l'argent qu'ils ont accumulé.

Je ne crains pas de le dire, car ce n'est pas ce genre de ridicule que je crains : j'aime la Suisse d'avoir su formuler dans sa vie publique ce droit imprescriptible, pour chaque collectivité, de venir faire au pays tout entier l'apport de ses particularismes et de son génie propre. Mais à ce fédéralisme géographique, il faut ajouter l'autre : le vertical. Celui qui permet à tous les hommes de toutes les conditions de venir enrichir le pays de leurs possibilités de travail, et d'intelligence. Car il faut bien le dire, s'il regarde à droite et à gauche — le petit totalitaire qui sommeille au fond de chacun de nous —, il regarde aussi avec dédain et quelle condescendance, de haut en bas.

Jaurès évoquant ceux qui ne connaissent point par eux-mêmes la lourde misère accablant le monde, ces privilégiés du sort — dont je suis et oserais dire que c'est en toute justice — les appelait « ceux qui passeront la vie... » « Elles glissent sur un abîme d'où montent des cris de douleur », ajoutait Jules Renard à qui j'emprunte cette image. Et l'auteur de *Poil de Carotte* ajoutait à l'intention des jeunes gens qui l'écoutaient : « Ne dites pas le cœur léger : il y aura toujours des pauvres. Entendez-les qui vous répondent d'en bas avec une menace désespérée : Nous ne voulons pas que les pauvres soient toujours les mêmes. » Oui, il faut accepter les autres, avons-nous dit, les accepter d'abord, et puis, les aimer.

Comment ? Les aimer ? Mais parle-t-on d'aimer en ces temps d'efficacité et d'automation ? Riez si vous voulez : mais par mille chemins et, c'est vrai, sous les dénominations les plus diverses, les plus inattendues, comme si on avait un peu honte d'avoir tout oublié, comme s'il était nécessaire que d'antiques préceptes pour redevenir efficaces prennent couleur et sonorité de technique, c'est bel et bien l'amour du prochain que l'on redécouvre. Psychiatres, pédagogues, psychologues, sociologues : figurez-vous, bonnes gens, qu'au xx^e siècle il apparaîtrait enfin aux spécialistes que l'homme ne se nourrit ni d'argent, ni de pain seulement ; que le salaire, le standing, les loisirs lui sont une revendication, qu'il a bien fait de crier à pleine gorge parce

que tel es
vous ça !
comme.

Que sig
qu'il fau
comprend

Ici je
plafonne.
souffle co
ayons qu
déployer
pour abor
de l'amou
m'apporte
et me per
j'ai donne
autres. C
l'on donn
a soif d'a
affectives
la solitud
planent e
delà de
d'humain
aux autre
vaguement

L'heure
le sais, à
même, ne
vie, d'all
instrumen
meures,
quitter le
partir ver
pour rejo
leur donn

Nous n
façon dor
ma convic

que tel est son droit. Mais qu'en plus, il lui faut l'amour. Voyez-vous ça ! Mais oui. L'amour, la dignité, le respect. C'est tout comme.

Que signifie ce langage ? Où donc veux-je en venir ? A ceci : qu'il faut communiquer, faire le premier pas, essayer de comprendre, accepter d'être dérangé, aimer en un mot.

Ici je me sens démuné. Nous prenons de la hauteur et je plafonne. Je suis mal préparé à supporter ces altitudes. J'ai le souffle court et le vertige un peu. Comme je regrette que nous ayons quitté les plaines confortables où il était si facile de déployer les grandes mécaniques du raisonnement. Je n'ai plus pour aborder ce point précis de mon histoire que les références de l'amour et de l'amitié. Je ne suis fort que du bonheur que m'apportent ceux que j'aime et qui m'entourent et me protègent et me permettent d'oublier tous les démentis que, par faiblesse, j'ai donnés moi-même à cette simple idée : qu'il faut aimer les autres. Oui, je vous entends : il est difficile d'aimer. Mais si l'on donne à manger, refusera-t-on de donner à boire ? L'homme a soif d'affection, de présence, de tendresse. Privés de vitamines affectives, son âme et son cœur se dessèchent. La ville l'écrase et la solitude des foules et les espaces infinis et les dangers qui planent et qu'il ne peut même plus mesurer parce qu'ils sont au-delà de l'imagination. Alors, au moins, qu'on se réchauffe d'humaine tendresse. Nous ne pouvons plus nous refuser les uns aux autres, dans les périls vertigineux que nous pressentons vaguement, le réconfort d'un peu d'amour.

L'heure qui va suivre, la minute qui vient nous ramèneront, je le sais, à l'égoïsme, à la méfiance. Il n'importe. Essayons quand même, ne serait-ce qu'un instant qui nous sera témoignage de vie, d'aller au-delà de nous-même, de faire de nous-même un instrument de paix. Car il nous faut sortir de nos propres demeures, de nos minutieux jardins d'habitudes et de préjugés, quitter les sentiers hâtifs tracés par des pensées de hasard et partir vers l'infini des autres, s'aguerrir à se brûler de ronces pour rejoindre les autres chemins où sont les autres hommes et leur donner la main.

Nous ne valons pas tant par ce que nous faisons que par la façon dont nous nous unissons aux autres en le faisant : telle est ma conviction profonde.

Le bonsoir

Ce billet hebdomadaire marquait la fin des programmes de la radio le dimanche soir. En voici un.

Le métier qui conduit au micro les reporters et les speakers est soumis à déformation, comme tous les métiers du monde. La facilité et l'habitude aidant, nous courons tous les deux graves dangers qui menacent toutes les professions libérales — l'endurcissement et la tour d'ivoire.

Un pompier ne s'émeut pas plus d'un incendie qu'un médecin d'une opération et le bedeau d'un enterrement. La fréquentation des catastrophes bronze le cœur du reporter qui se surprend lui-même à considérer simplement comme un sujet meilleur qu'un autre une révolution ou le déraillement d'un express. Il recréera l'émotion, bien sûr, dans sa façon d'illustrer le drame qu'il est de son métier de commenter sur l'heure. Mais sans participation personnelle. Dans les naufrages les plus émouvants, il y a toujours un photographe au sang froid — et le cœur doit s'en ressentir — pour prendre le cliché que se disputeront les agences. Prodigieuse domination de soi-même. N'importe lequel d'entre nous aurait posé l'appareil pour tenter je ne sais quelle action de sauvetage, pour crier son angoisse. Inutile agitation peut-être. C'est ce que vous dira le professionnel — ce que j'ai pensé souvent quand j'avais à me justifier vis-à-vis de moi-même, à l'époque où ce métier était encore le mien. J'ai interviewé cette pauvre femme à l'heure où elle voyait sauver ses enfants d'une terrible inondation qui avait emporté sa maison et ses biens. Elle pleurait au micro. Je faisais une bonne émission comme un chirurgien se dit à lui-même qu'il a fait une opération très intéressante : endurcissement, mécanisation, sécheresse du cœur, non. Utile et nécessaire détachement sans lequel il n'y aurait ni médecine ni information. Si les professionnels se laissaient sentimentalement absorber par chaque nouveau cas, les croque-morts mourraient de chagrin. Au lieu de quoi, ils creusent des tombes en sifflant, et ne s'arrêtent dans leur labeur que pour boire un coup. Ils ont le nez rougi par les pourboires, disait Verlaine, mais ceci est une autre histoire.



Il faut admettre donc qu'au prix d'une catastrophe, le photographe prenne ses clichés et le reporter cherche ses mots. C'est un impératif de fonction qui ne doit cependant pas nous faire sous-estimer le danger menaçant de voir cette objectivité nécessaire tuer la sensibilité. Le vrai médecin aime ses malades — mais quand il intervient se concentre sur son travail qu'il doit réussir en bon artisan tout à son métier. Le vrai reporter ne se laissera pas endurcir. Il dominera son émotion pour réussir un reportage. Nous sommes en train de définir le talent dans la composition duquel entre une certaine quantité de technique et ce qu'il faut de cœur ou d'âme ou de sentiment. Pas de recette : l'instinct, la vocation déterminent la justesse de ce mélange subtil qu'on appelle le génie quand il est réussi.

La tour d'ivoire est une maladie plus commune et bien plus répandue que l'insensibilité. C'est une sorte de déformation qui consiste à se prendre pour le centre du monde et à faire passer l'axe des pôles par cette boutonnière, souvenir d'une ancienne liaison qu'on appelle plus communément le nombril.

On s'enferme dans sa spécialité. On s'écoute parler. Tout simplement on oublie pour qui on parle et c'est très simplement explicable. Les mamans le répètent aux enfants : on ne fait pas deux choses à la fois. Or quand on s'admire soi-même, on n'admire plus les autres. Déformation particulièrement gênante quand on exerce précisément ce métier de contact qui consiste à distraire, à amuser, à sympathiser. Et je ne veux pas vous éblouir de mes souvenirs scolaires. J'ai appris juste assez de grec pour me rappeler que sympathie c'est « souffrir avec », « partager ». Quand on est affligé de nombrilisme et de tour-d'ivoirisation, on ne sympathise qu'avec soi-même, ce qui est tout le contraire d'être avec les autres comme le voudrait notre conscience professionnelle.

Avant de venir dire bonsoir aux auditeurs de Radio-Lausanne, il faudrait se poser autant de questions qu'il y a d'auditeurs. Qui donc à cette heure tardive est encore à l'écoute ? Quel chagrin d'amour tient éveillé celui qui demande à la radio de le distraire de sa peine ? De quelle angoisse est mordu celui qui fuit le sommeil — et pour lequel ma voix dans la nuit n'est qu'un pis-aller, une présence, un bruit de fond ? De quoi souffre ce malade, à quoi rêve cette infirmière qui le veille, quel souvenir évoque ce vieillard et quel projet grandiose de découvertes et de voyages mûrit dans le cerveau de cet adolescent qui n'est pas encore couché ? Vos parents sont sortis et vous en profitez. Je ne dirai rien à personne.

Vous voyez où nous conduirait la stricte observation des principes que j'ai énoncés tout à l'heure, parlant sur la lutte contre l'insensibilité, l'égoïsme et l'égoïsme. A quel débordement horaire. Nous serions encore ici à une heure ou deux du matin. Il faut s'admettre tels qu'on est. L'imperfection est un confort. Vous lui devez tout le silence que dans une minute va déverser cette antenne.

En attendant, puisque je suis ici pour vous dire bonsoir, eh bien, je vous dis bonsoir.

C'est beau tout de même, n'est-ce pas, la simplicité !

Amérique et Microphone

Voici la préface et le premier chapitre de ce petit livre écrit au retour d'un reportage de quatre mois aux U.S.A. en 1953.

(Pierre Boillat, Editeur)

La plupart des écrivains que j'ai eu l'honneur d'accueillir au micro faisaient à l'auditeur ce qu'il faut bien appeler le coup du message. Une main sur le cœur, ils répondent à une question soigneusement improvisée et qu'ils vous mettent sous le nez comme un ultimatum.

— Pourquoi et comment, cher maître, avez-vous écrit ce livre admirable ?

Alors, jouant la surprise, les yeux au ciel et du miel dans la voix, ils disent leurs scrupules, leur combat.

— J'ai senti que je devais... cri du cœur... message au monde...

Enfin quoi. Ils ont bien du talent, bien de la facilité, ils ont écrit un livre et le livre se vend.



Dans les studios de Walt Disney, rencontre avec Clarence Nash, la « voix » de Donald Duck.

Puis-je avouer ici que j'ai écrit *Amérique et Microphone* dans des dispositions moins respectables ? J'étais à San Francisco quand j'ai reçu un télégramme où il était question d'un livre à publier et qui se terminait par ces mots pleins de sens : « Avances à disposition. » Comme j'avais des histoires à raconter, j'ai cédé. Vous aussi, d'ailleurs, puisque ce livre, vous l'avez en main.

A la faveur de cette rencontre, permettez que je me présente. Né à Fribourg, Suisse, j'y ai raté ma licence en droit le 26 juillet 1944. J'avais été incapable de citer un contrat du droit de famille.

En 1947, le 16 février, j'ai trouvé un exemple probant : le mariage. C'était trop tard, et sans importance. J'avais entre-temps réussi mes examens.

J'ai trois enfants et un chien. Un berger allemand qui s'appelle *Padoma*. Ce nom, nous l'avons inventé avec ma femme en le composant subtilement d'un petit peu de chaque prénom de nos enfants : Patrick, Dominique et Marie-Laurence. Les deux premiers sont jumeaux. Et tout ça, c'est l'essentiel.

Ça vit dans une vieille maison où Adlai Stevenson, paraît-il, a passé trois mois de sa jeunesse. J'ai beaucoup regretté qu'il ne soit pas devenu président des U.S.A. à cause du précédent que ça n'aurait pas manqué de créer. J'ai perdu mes chances avec la sienne.

Je travaille à la radio très régulièrement irrégulièrement. Je dirige le Service des reportages, ce qui me vaut de connaître sur le bout du doigt les résultats des élections cantonales, la date de tous les marchés-concours et la technique oratoire de nos députés. Je fais aussi depuis sept ans le Forum de Radio-Lausanne, une sorte de tribune libre, fort simple à diriger. Vous prenez quatre personnes et un sujet, vous laissez mijoter au micro pendant vingt minutes en intervenant quelquefois, histoire de donner l'impression que vous avez compris en disant par exemple :

— Evidemment, c'est un point de vue...

Ou encore :

— Vous me paraissez être dans le vrai, dans la mesure où votre interlocuteur voudra bien ne pas affirmer le contraire.

Il y a huit ans que je fais la Chaîne du Bonheur, qui est une émission au cours de laquelle je demande aux auditeurs de

m'envoye
cier de l'
francs. N

— Me

Mainte
heures. E

— Me

Voilà c
souvent,

Voilà c
suis très f
carrière m
chaque j
moi, le
quelques
hélas, en
d'avoir à

Invité
famille, a
chantage
mille cor
tranquillit
rale. Mais

J'ai fini

Le vôtr

L'Amér
On s'end
minuit qu
quand on
plus loin
heures du

C'est di
dormant
cables qui
ques, rafr
nymes. C'

m'envoyer de l'argent, en oubliant régulièrement de les remercier de l'avoir fait. Au début, nous faisons mille ou deux mille francs. Nous disions au micro :

— Merci, c'est merveilleux !

Maintenant, il nous arrive de réunir un million en quelques heures. Et nous disons toujours :

— Merci, c'est merveilleux !

Voilà ce que c'est que d'avoir dévalué les mots. La radio, souvent, est prise à son propre piège.

Voilà ce que je puis dire en toute fausse modestie. En fait, je suis très fier d'avoir pu mener à bien les premières années de ma carrière radiophonique. Mais, dans ce métier, on recommence chaque jour. Ce qu'on a fait ne compte pas. J'en suis, croyez-moi, le premier affligé. J'aurais bien voulu dormir sur les quelques lauriers que de bons confrères m'ont décernés. Mais, hélas, en location. C'est épuisant, quand on est paresseux, d'avoir à rattraper toujours ses oreillers.

Invité à faire un voyage aux Etats-Unis, j'ai terrorisé ma famille, au retour, en exerçant pendant quelques semaines le chantage au livre à écrire. Chantage qui vous permet d'éviter mille corvées, d'aller lire votre journal dans une merveilleuse tranquillité et d'entourer votre paresse de la considération générale. Mais chantage qui fait deux victimes :

J'ai fini mon temps d'épreuve.

Le vôtre commence.

I. — Reporter en perdition

L'Amérique vous saute au visage, en pleine nuit, à Gander. On s'endort, inquiet, dans l'avion surchauffé. On se réveille à minuit quelque part au-dessus de l'Atlantique. On se rendort et, quand on se réveille, c'est de nouveau minuit et on est un peu plus loin sur l'Atlantique. Puis c'est l'escale à Gander. A trois heures du matin.

C'est dire que Gander, c'est une tasse de café qu'on boit en dormant à moitié. Blouses impeccables des serveuses impeccables qui, sur une table propre, servent des boissons hygiéniques, rafraîchies, vitaminées, pasteurisées et résolument anonymes. C'est bon : le sourire, la politesse, la grande affiche où

une autre serveuse, qui ressemble à celle du comptoir, fait signe au client de demander ça plutôt qu'autre chose, le chameau qui dit : « Fumez les meilleures ». Affiches, sourires, couleurs et politesse, c'est l'Amérique qu'on attend : celle de M. Carnegie et du dieu Dollar, du « Comment vous faire des amis » et « Comment garder ses clients ». C'est Gaylord Hauser, Rita Hayworth et « I like Ike ».

D'accord. Mais c'est coloré, c'est vivant, c'est plein de bonne volonté, d'envie de faire plaisir, de rendre service et d'aider.

Ça sent un peu l'artifice. Et après ?

J'ai lié conversation dans l'avion avec un mauvais compagnon de voyage. Un de ces voisins de cinéma qui connaissent déjà l'histoire :

— Vous verrez, vous allez être bien déçu. Vous mangerez mal. Et puis vous savez, la culture, là-bas, c'est zéro.

Il m'ennuie, je pars vraiment pour essayer de comprendre. J'essaie de défendre l'Amérique. La discussion continue dans l'avion reparti. Je ferais bien mieux de dormir. Mais je cite Maurois, Pizella, Troyat et même Mikes. Toutes les lectures que j'ai faites avant de partir. Mon voisin ne veut rien entendre.

— Vous ne me ferez pas juger un continent sur le bistrot d'une escale, lui dis-je. Et puis d'ailleurs, Gander n'est pas en Amérique.

L'argument porte. J'aurais dû le trouver plus vite.

Arrivé depuis huit jours, j'ai déjà expédié ma première émission au studio. Comptant quatre jours pour le voyage — j'enregistre sur bandes magnétiques, ça fait un petit paquet « par avion » — mon premier reportage doit passer ce soir sur l'antenne. Aux alentours de 19 h 20, immédiatement après les nouvelles. J'imagine Romieux, barbe au vent, sautant hors de son bureau — à moins une — pour tendre à Pahud le texte de présentation : « Notre envoyé spécial aux Etats-Unis... » Le technicien veille au magnétophone. Sitôt l'annonce terminée, il pèse sur le bouton de départ. Une seconde de tension. La bande est partie. On coupe les micros de la régie du speaker, ce qui permet aux copains, blasés, de reprendre la conversation.

— Notre envoyé spécial...

L'auditeur rêve en écoutant. Ça doit être chic d'être envoyé spécial. Les chefs d'Etat vous attendent à l'aérodrome.

— Hello, Roger...

— Hello, Ike ! C'est vraiment gentil à vous de venir à ma rencontre. Vous n'auriez pas dû vous déranger.

— Mais pensez donc, tout le plaisir est pour moi. Mamy vous attend. Venez prendre un verre au Capitole.

On frappe. C'est le garçon d'hôtel qui m'apporte dans la chambre un whisky péniblement commandé par téléphone. Je paie en hésitant entre les pièces, lâchant bêtement le pourboire des timides qui ne fait plaisir à personne. Le garçon vous prend pour un imbécile et vous vous pardonnez mal d'ignorantes faiblesses. Et puis je n'aime pas le whisky. Je ne le bois que pour ressembler à l'envoyé spécial que je voudrais être : celui qui téléphone, saute dans un taxi : « Suivez cette voiture... » et découvre le criminel aux dernières pages du *Déetective * Club*. Celui qui, deux jours après son arrivée, a recueilli les confidences du gangster et parle avec émotion des amis qu'il rencontre dans un petit bistrot de la 114^e rue où, déjà, il est comme chez lui.

Moi, avec ou sans whisky, je ne sais pas encore téléphoner. (Je confonds le 0 des chiffres et le O de l'opérateur.) J'évite les taxis à cause des frais. Ike n'est pas venu me prendre à l'avion et le vie américaine file sous mon nez comme une colonne de voitures ininterrompue dans laquelle je n'arrive pas à me glisser. Je n'ai jamais pu lier conversation dans un bar. Je ne suis peut-être pas fait pour ce métier. Trop petit dans un pays trop grand pour moi. En rêvant sur mon lit, à l'heure ou de vrais envoyés spéciaux se saouleraient de drogues à Broadway, poursuivant des enquêtes que je leur envie sur l'amour en Amérique.

Et puis, il y a la langue. Parti d'Europe sain de corps et d'esprit, j'ai débarqué sourd et muet.

Dans l'avion déjà, le steward avait donné d'intéressantes précisions auxquelles je n'avais strictement rien compris. C'est surtout inquiétant quand on démontre le fonctionnement des ceintures de sauvetage. Vais-je lever la main pour demander une traduction ? Non ! je n'oserais jamais. Et pourtant, j'imagine l'amerrissage forcé, et tous mes voisins souriants et calmes faire les gestes qui conviennent et moi, coulant de n'avoir pas osé, noyé par respect humain !

Pourtant je sais l'anglais. Je croyais du moins que je le savais un peu. Imaginez un Américain qui aurait appris le français dans Racine et qui s'en irait discuter le coup au zinc d'un bistrot

des Halles. Ou un Français qui aurait appris avec Goethe un allemand dont il essayerait de faire usage à Oberescholzmatt, Suisse allemande. Il y a certes des moments où je découvre quelque chose de commun entre ce que je sais et ce que j'entends. Quelle joie de percevoir enfin, dans un déluge de paroles, un tout petit mot familier. Je joue à l'os de Cuvier. J'essaie de construire une phrase, une idée, une conversation autour de ce petit mot-bouée. Mais déferle un nouveau flot de paroles et je suis sous la vague, dans la vague. La conversation n'est plus que le monologue de l'autre. Je fais semblant de comprendre, me composant — demi-sourire à tout entendre — un visage à donner le change, guettant le rire pour rire moi-même, mais toujours trop tard, trop longtemps, ou à faux. C'est épuisant.

Je suis bien mal parti pour découvrir l'Amérique. Il ne me reste qu'une chose à faire : raconter. J'ai dit à mes auditeurs l'étonnement des drugstores, ces pharmacies où j'ai mangé hier une choucroute accompagnée d'un verre de lait. Ma chambre d'hôtel me coûte quatre dollars et je suis au seizième étage. Dans un parc, sous ma fenêtre, je vois chaque matin des Nègres rigolards garant des voitures comme des acrobates : le client abandonne sa machine aux portes du garage contre un ticket de vingt-cinq cents et le préposé — pleins gaz, jouant du débrayage — monte à la terrasse du premier pour la glisser en artiste entre deux véhicules, à quarante à l'heure avec vingt centimètres de jeu.

Je raconte : l'appareil à sécher, dans les toilettes, qui déclenche automatiquement les vannes de rayons chauds et ultraviolets parce qu'une cellule photo-électrique dénonce votre approche. Les balades à Washington, d'un ministère à l'autre, luttant pour trouver mon chemin et prendre le bon ascenseur qui, après un coup d'air froid au creux de l'estomac, vous abandonne au centre d'un hall immense où coulent des gens pressés et qui savent où ils vont. Et les rues sans vélo et le poids des journaux du dimanche, et les mille étonnements qui ne sont que la surface cent mille fois décrite de ce pays des étonnements.

Mais je suis reporter. Il faut qu'il m'arrive quelque chose, sinon je n'aurai rien à dire la semaine prochaine...

Amérique et Microphone - 1953.



Les obsédés du groupe de pression

Au cours du petit déjeuner quotidien que je partage chaque matin avec mon groupe de pression préféré, et à la suite de l'interpellation de M. Ziegler, qui a demandé à l'autorité fédérale de dire son sentiment à propos des pressions qui seraient exercées sur les collaborateurs de la radio et de la T.V., mes familiers m'ont à leur tour posé la question de savoir si j'avais été moi-même, pendant mes années de radiotage, l'objet de démarches pressantes tendant à m'influencer politiquement. Ma réponse fut affirmative.

Je me souviens en effet qu'au début de ma carrière, je montais chaque jour en trolleybus à la radio. Le wattman exerçait sur moi une pression considérable. Passionné de pêche à la ligne, il estimait que nous perdions sur l'antenne un temps précieux à évoquer d'autres problèmes que celui qui l'intéressait.

Quelques années plus tard, motorisé, c'est mon garagiste qui tentait, pendant le temps mort du plein d'essence, de me faire partager sa passion. Il souhaitait une réforme de la fiscalité et la démission immédiate de tous les fonctionnaires du Département des finances, car il avait eu des ennuis avec un membre de la commission des impôts qui lui en voulait, disait-il, personnellement.

Je n'ai pas caché à ma famille qu'ayant, de plus, fréquenté assidûment les bistrots au cours de ces trente dernières années, il m'était arrivé environ deux mille six cent trente-quatre fois de me faire interpeller par des gens dont les uns trouvaient M. Graber trop à gauche et M. Deonna trop à droite, sous bénéfice de ceux qui pensaient le contraire et réciproquement et que j'écoutais tous avec un plaisir égal et une attention passionnée.

Comme il n'est pas possible de poursuivre les conversations du petit déjeuner au-delà d'une heure précise, imposée par le groupe des pressions scolaires, je résumai la situation en déclarant avec noblesse que la plus forte pression exercée sur l'opinion publique en vue de discréditer les journalistes en les assimilant à des lavettes, était précisément le fait de l'A.F.O.G.P., sigle inconnu mais dans lequel les lecteurs avertis auront tôt fait de reconnaître l'Association Fédérale des Obsédés du Groupe de Pression.

La radio sans transitions

J'aimerais faire état d'une expérience très ancienne. Et, m'adressant aux jeunes confrères de la radio ou de la télévision, leur dire : mes amis, en ce qui touche les religions de la transition indispensable, faites dès l'abord l'abandon définitif de tout espoir de réussite.

Prenez exemple sur la presse écrite ; elle dispose, il est vrai de mille moyens typographiques pour passer d'une information à l'autre. Filet, titres encadrés, petites étoiles et le tour est joué.

Tandis que vous, vous passez la plus belle journée à chercher des liaisons qui n'existent pas entre des événements qui sont, dans le fait, sans rapport les uns avec les autres. Abandonnez-les à leur destin de hasard, sans tenter de les raccorder les uns aux autres d'un lien de pure fabrication. L'autre jour, l'un de vous, chargé de conduire l'auditeur d'un paysage de neige à un défilé de mode, a dit à peu près : « L'hiver fut long mais, par contre,

de plus, fréquenté
 e dernières années, il
 rentre-quatre fois de
 s trouvaient M. Gra-
 ite, sous bénéfice de
 ement et que j'écou-
 a passionnée.

les conversations du
 se, imposée par le
 a situation en décla-
 exercée sur l'opinion
 es en les assimilant à
 T.A.F.O.G.P., sigle
 is auront tôt fait de
 édés du Groupe de

MS

très ancienne. Et,
 o ou de la télévision,
 eligions de la transi-
 tion définitif de tout

dispose, il est vrai de
 d'une information à
 et le tour est joué.

le journée à chercher
 événements qui sont,
 tres. Abandonnez-les
 accorder les uns aux
 e jour, l'un de vous,
 de neige à un défilé
 ng mais, par contre,

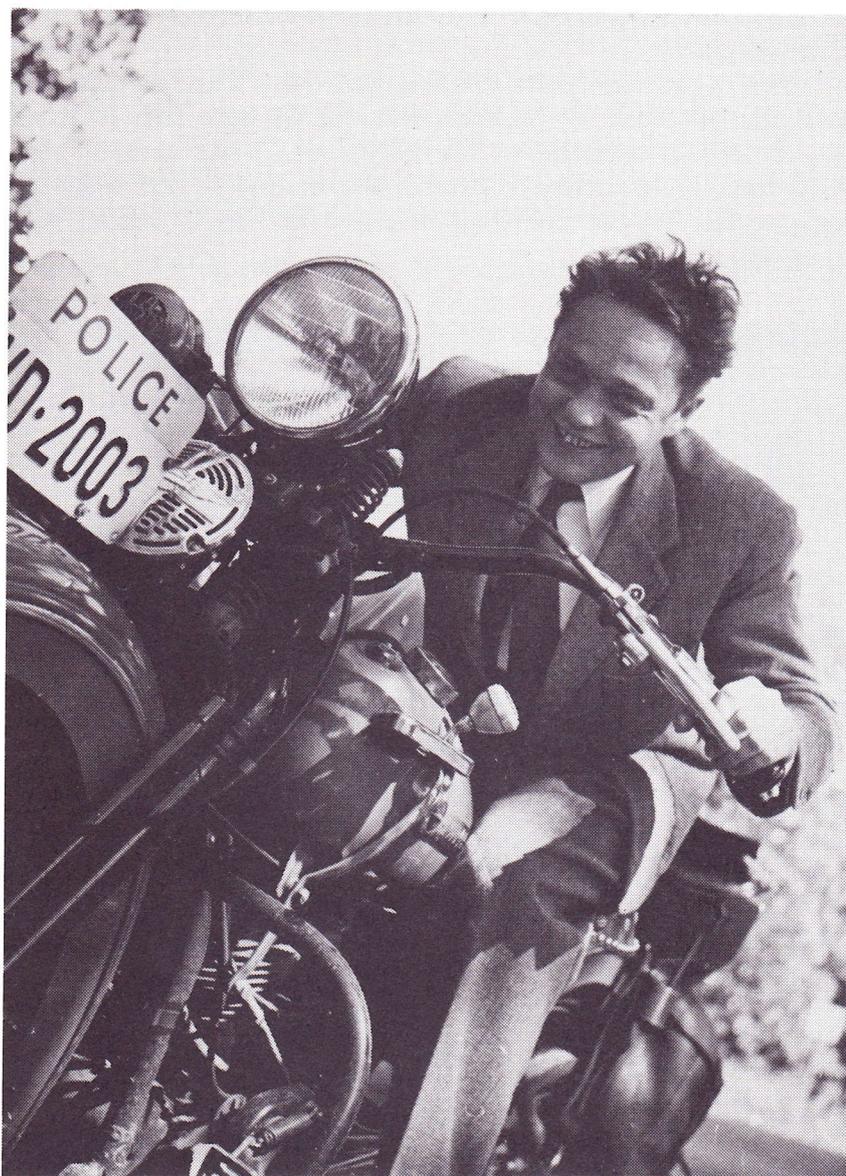
les jupes restent courtes. » C'est gentil. Mais c'est trop. Surtout, c'est inutile.

On parle de surchauffe économique. Mais l'intellectuelle est bien plus onéreuse. Evitez d'ébouillanter vos cerveaux. Dites les choses dans le désordre où les met la vie. L'une après l'autre. Parce que l'information reflète la vie et que le vie n'est pas logique. La preuve étant qu'on passe de vie à trépas, sans transition.



Quand on est reporter, il faut savoir parfois prendre de la hauteur... On remarquera le regard quelque peu inquiet de l'intéressé : « Au cas où... le parachute, c'est très simple. Il suffit de... » Ouais !

LES CHAÎNES DU BONHEUR



Roger Nordmann, Monsieur Prudence prend des risques !